Ta mère...

Notes sur un changement de pratique discursive

Jean-Michel Adam
Université de Lausanne

Une très singulière pratique discursive a été observée par le sociolinguiste américain William Labov, dans le chapitre 8 du premier volume de la traduction française de son second grand livre : *Le Parler ordinaire* (1978). Il s'agit de ce qu'on appelle : les *injures* ou *insultes rituelles*, ou encore les *vannes* ou *charres*. Dans la culture vernaculaire noire américaine, on parle de : *sounding* (sonner), terme le plus courant à Harlem, à Chicago et à Philadelphie où l'on parle aussi de *woofing* (déconner); *signifying* (signifier) semble correspondre, à Chicago, plutôt aux insultes personnelles; on trouve aussi *screaming* (gueuler) à Harrisburg et sur la côte ouest; *dozens* (douzaines), qui désigne à Chicago les vanes concernant les parents, correspond à ces couplets qui avaient, dans le New York des années 1940-50, une forme rimée. W. Labov note que s'ils étaient encore courants il y a vingt ans, ces *dozens* « ne sont plus guère connus des adolescents d'aujourd'hui, qui sont très impressionnés lorsqu'ils les entendent » (1978 : 235). Citons juste un exemple traduit :

(1) J'joue pas aux vanes, les vanes c'est pas mon jeu,
Mais comme j'ai baisé ta mère, quelle honte nom de Dieu.

Les formes que Labov juge canoniques, et sur lesquelles nous allons nous attarder un moment, sont les suivantes :

(2) Ta mère est tellement cradsingue, quand elle prend la serviette
pour prendre un bain, la flotte se taille par le trou de la baignoire.

(Labov 1978 : 241)

(3) Ton père porte des culottes qui ont tellement de trous que quand il se ballade avec, elles sifflent.

(ibid. 1978 : 243)

On trouve encore nombre d'autres désignations qui recouvrent toutefois une activité à laquelle les adolescents noirs des « quartiers réservés » de New York, Boston, Detroit, Philadelphie, Washington, San Francisco, Los Angeles semblent consacrer une bonne partie de leur temps, une activité « remarquablement identique dans toutes les communautés noires tant par la forme que par le contenu des insultes et par les règles qui régissent l'interaction verbale » (Labov 1978 : 233). Ce chapitre est aussi important que celui qui suit, plus connu, sur le récit oral. Labov y met en évidence l'habileté linguistique de jeunes noirs qui sont, par ailleurs, en situation d'échec scolaire grave (particulièrement à cause de la lecture).

1. GENRES ET ANALYSE DES DISCOURS

Cette étude des actes de parole narratifs et des insultes rituelles est importante méthodologiquement et théoriquement. En effet, Labov y met en œuvre une méthodologie d'enquête très subtile et résolument attentive à des pratiques discursives considérées dans leur globalité. Ce faisant, il accomplit un dépassement décisif de la grammaire de phrase en direction du domaine qui nous intéresse, dans le cadre du Centre de Recherches en Linguistique Textuelle et Analyse des Discours de l'Université de Lausanne :

Jusqu'à présent, les linguistes n'ont guère progressé dans cette étude et sont, pour l'essentiel, restés dans les limites de la phrase. Car *l'analyse du discours*, sans être en soi un domaine vierge, l'est au moins du point de vue technique, en ce sens qu'aucune de ses parties fondamentales n'a encore été sérieusement pénétrée. Certes, il y a l'ouvrage bien connu de Harris, *Discourse Analysis Reprints* (1963), mais son objet réel, les réarrangements structurels au niveau de la phrase, le rend tout à fait étranger aux problèmes qui nous intéressent ici. En fait, et ce devrait être là un motif d'alarme pour les linguistes, même si beaucoup d'entre eux commencent à se consacrer à cette question, les principaux progrès sont venus des sociologues.

(1978 : 223-224)

Labov fait, en fin de citation, allusion à l'analyse conversationnelle que Sacks, Schegloff et leurs successeurs ont

commencé, à l'époque, à développer. Notons seulement au passage que cette analyse de discours anglo-saxonne ne doit être confondue ni avec le courant de l'analyse des interactions (nous nous référerons plus loin aux travaux de C. Kerbrat-Orecchioni dans ce domaine), ni avec l'analyse du discours française dans laquelle nous nous reconnaissons mieux ou encore l'analyse socio-politique du discours telle que Teun A. van Dijk, par exemple, la développe. C'est plus au courant conversationnaliste que se rattache l'équipe réunie, à Genève, autour d'Eddy Roulet, tandis qu'à Lausanne nous tentons de lier, à travers une pragmatique textuelle, les données théoriques de la linguistique textuelle et les ambitions descriptives plus larges de l'analyse des discours. Cette dernière a besoin de données de disciplines voisines, dont la socio-linguistique et l'analyse des interactions, comme cette nouvelle attention à un texte de William Labov¹ le prouvera.

À l'occasion de ce volume d'hommage, je tiens à souligner que ce dialogue des disciplines a toujours caractérisé l'esprit du Département puis de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage de notre Université, dont Mortéza Mahmoudian a été et reste un des animateurs. Les travaux des diverses disciplines des sciences du langage peuvent parfois sinon se rejoindre, du moins se croiser utilement. C'est dans cet esprit que je reviens sur une pratique discursive en apparence inintéressante et peut-être trop vulgaire et marginale pour mériter une attention académique.

L'objet de l'analyse des discours — telle, du moins que nous l'entendons — peut être ainsi défini :

ni l'organisation textuelle considérée en elle-même, ni la situation de communication, mais l'intrication d'un mode d'énonciation et d'un lieu social déterminés. Le discours y est appréhendé comme activité rapportée à un genre, comme institution discursive : son intérêt est de ne pas penser les lieux indépendamment des énonciations qu'ils rendent possibles et qui les rendent possibles.

(Maingueneau, 1995 : 7-8)

La question des genres était, dès les années 20, au centre des réflexions du groupe de Bakhtine : « Chaque époque et chaque groupe social a son répertoire de formes de discours dans la

¹ Notre premier dialogue serré avec un chapitre du *Parler ordinaire* date de 1981 (voir bibliographie).

communication socio-idéologique » (Bakhtine-Volochinov, 1977 : 40). Dans « Le problème du texte », la position exprimée par Bakhtine est la suivante :

Tout énoncé particulier est assurément individuel, mais chaque sphère d'usage du langage élabore ses *types relativement stables d'énoncés*, et c'est ce que nous appelons les *genres discursifs*.

(Bakhtine, trad. de Todorov, 1981 : 127)

Les formes de langue et les formes types d'énoncés, c'est-à-dire les genres du discours, s'introduisent dans notre expérience et dans notre conscience conjointement et sans que leur corrélation étroite soit rompue. Apprendre à parler c'est apprendre à structurer des énoncés (parce que nous parlons par énoncés et non par propositions isolées et, encore moins, bien entendu, par mots isolés). Les genres du discours organisent notre parole de la même façon que l'organisent les formes grammaticales (syntaxiques).

(Bakhtine, 1984 : 285)

À travers cette notion de « genres », ce qui est avant tout souligné, c'est l'existence de pratiques socio-discursives réglées. Ces « genres » sont aussi variés que les pratiques socio-discursives des acteurs sociaux :

Les domaines de l'activité humaine, aussi variés soient-ils, se rattachent toujours à l'utilisation du langage. Quoi d'étonnant si le caractère et le mode de cette utilisation sont aussi variés que les domaines eux-mêmes de l'activité humaine, ce qui n'est pas en contradiction avec l'unité nationale d'une langue. L'utilisation de la langue s'effectue sous forme d'énoncés concrets, uniques (oraux ou écrits) qui émanent des représentants de tel ou tel domaine de l'activité humaine. L'énoncé reflète les conditions spécifiques et les finalités de chacun de ces domaines, non seulement par son contenu (thématique) et son style de langue, autrement dit par la sélection opérée dans les moyens de la langue — moyens lexicaux, phraséologiques² et grammaticaux —, mais aussi et surtout par sa construction compositionnelle. Ces trois éléments (contenu thématique, style et construction compositionnelle) fusionnent

² Style collectif comme système d'expressions ou locutions (terminologie et particularités syntactiques) propres à un groupe socio-professionnel, une classe d'âge, une époque. Ex. : la phraséologie judiciaire administrative, médicale, militaire.

indissolublement dans le *tout* que constitue l'énoncé, et chacun d'eux est marqué par la spécificité d'une sphère d'échange. Tout énoncé pris isolément est, bien entendu, individuel, mais chaque sphère d'utilisation de la langue élabore ses *types relativement stables* d'énoncés, et c'est ce que nous appelons les *genres du discours*.

(1984 : 265)

En d'autres termes, un discours est un énoncé caractérisable certes par des propriétés textuelles, mais surtout comme un acte de discours accompli dans une situation (participants, institutions, lieu, temps); ce dont rend bien compte le concept de « conduite langagière » comme mise en œuvre d'un type ou genre de discours dans une situation déterminée, sous l'effet d'un réseau complexe de déterminations extralinguistiques (sociales, idéologiques...). Dès lors étudier une forme discursive comme celle des injures rituelles revient à identifier des contextes d'interaction sociale (principe dialogique), des données thématiques et stylistiques ainsi qu'une forme textuelle (compositionnelle) particulières.

La pratique discursive observée par William Labov a déferlé, ces dernières années — en étroite corrélation avec les modes vestimentaires adolescentes venues des USA — dans les cours des collèges et les lycées français. Ce genre de discours semble avoir toutefois progressivement, en Angleterre puis en France, pris une forme différente, plus proche de l'histoire drôle que des pratiques d'injures rituelles de la communauté noire américaine. Le fait que j'ai pu constituer le corpus qui suit à partir d'un volume édité (*Ta mère*, publié par Arthur, dans une collection de l'éditeur Michel Lafon, Paris, 1995) prouve bien ce glissement d'une pratique discursive née dans les ghettos noirs américains vers la pratique (orale) et le recueil (écrit) d'histoires drôles. En termes d'analyse des discours, telle du moins que nous l'entendons, ce changement générique résulte d'un déplacement du texte de sa formation discursive d'origine vers d'autres formations : européennes blanches et non plus noires américaine, écrite et plus orale. C'est surtout la fonction dans l'interaction qui change en passant des fonctions socio-discursives de l'injure rituelle dans les bandes à l'histoire drôle des cours de récréation francophones et au recueil écrit.

Comme le note Labov, l'insulte rituelle qui consiste à « charrier » un adversaire a une fonction interactive. Les deux participants à la joute verbale (A et B) s'engagent dans un véritable

duel : doivent se renvoyer l'un à l'autre, sous forme de « coup », une insulte que le groupe spectateur évalue alors. Le duel peut se prolonger fort longtemps et, en dépit de l'extrême violence des insultes, sans que ni A ni B ne se sente insulté. Si l'un s'estimait tout à coup insulté, cela consacrerait la victoire de l'adversaire et le jeu verbal deviendrait combat physique.

D'un point de vue pragmatique, la différence entre insulte rituelle et insulte personnelle, entraîne des réponses appropriées :

On répond à une insulte personnelle par une dénégation, une excuse ou une atténuation; à une insulte rituelle, une vanne, par une suite plus ou moins longue où chaque réponse, identique par nature à ce qui l'a suscitée, en appelle une nouvelle.

(Labov, 1978 : 266)

Le vainqueur de l'affrontement verbal est celui qui parvient à répliquer en utilisant plus de « vannes » que son adversaire ou de meilleures (plus fortes, surprenantes, inventives) que l'autre. Ce genre de discours, propre à une communauté linguistique, présente une caractéristique micro-linguistique (stylistique et compositionnelle) intéressante : une articulation très complexe des propositions, surtout pour des énoncés oraux prononcés très rapidement en répliques successives. Cette complexité grammaticale est, Labov a parfaitement raison, l'indice d'une réelle habileté verbale : le jeu rituel met en évidence la compétence linguistique de sujets. Il a même pour but de révéler cette dernière aux yeux du groupe de pairs placé en position d'évaluateur de la joute.

À la lumière de son corpus, Labov définit la complexité de l'insulte rituelle sur la base des enchâssements syntaxiques : « Une des façons d'atteindre la perfection en matière de vanne consiste à développer des comparaisons avec un fort enchâssement à gauche qui suspend la proposition finale » (1978 : 283). Dans les exemples (2) et (3), très proches de ceux de notre corpus, on observe bien une corrélation consécutive en TELLEMENT [a] QUE [c] dont la proposition consécutive [c] est retardée par l'irruption d'une proposition complémentaire ou de transition introduite par le temporel QUAND [b] :

- (2) [a] Ta mère est *tellement* cradsingue, [ellipse de QUE]
 [b] *quand* elle prend la serviette pour prendre un bain,
 [c] la flotte se taille par le trou de la baignoire.

- (3) [a] Ton père porte des culottes qui ont *tellement* de trous *que*
 [b] *quand* il se ballade avec,
 [c] elles sifflent.

Tout en reconnaissant qu'il existe « un certain nombre de vanes plus ou moins isolées qu'on aurait bien du mal à interpréter avec quelque modèle que ce soit » (1978 : 270), Labov estime que les variations observées sont dérivées d'une forme de base que je me contente de reformuler librement (1978 : 268) :

D(B) est tellement [a] que [c].

D(B) représente la cible (destinataire D) de la vane, liée nécessairement à B (le partenaire de l'insulte rituelle) : « D'ordinaire [D(B)] correspond à la mère ou à un autre parent de B » (1978 : 268). Labov propose de considérer les cibles apparemment plus complexes comme « les vêtements de ta mère » ou « la figure de ta mère » comme dérivées de constructions telles que : « Ta mère est tellement laide que sa figure ». La proposition [a] exprime l'attribut de D(B) spécialement visé. Cet attribut est thématiquement recherché dans un ensemble de traits descriptifs limités : âge, poids, fortune, etc., et surtout : « il est expressément limité aux valeurs *péjoratives* de ces traits » (197 : 268). La proposition [c] est accouplée à l'attribut au moyen du quantificateur « tellement... que », qui exprime le degré auquel D(B) possède [a]. Ce qui donne, selon Labov toujours, la vane type :

- (4) Ta mère [D(B)] est tellement vieille [a] qu'elle pète de la poussière [c].

Labov considère des vanes de type :

- (5) Ta mère, c'est l'abominable homme des neiges.
 (6) Ta mère, on l'appelle cirage.

comme des ellipses de la forme canonique :

- (5') Ta mère est tellement laide qu'on dirait l'abominable homme des neiges.
 (6') Ta mère est tellement noire qu'on l'appelle cirage.

L'ellipse la plus complète est réalisée dans ces échanges attestés, cités par Labov (1978 : 273) :

- (7) Pédés ! Enculés !
 Ta mère !

Deux enfants de dix ans entrant dans une charcuterie :

- (7') A : Ta mère!
 B : Ton père !
 A : Ton oncle !

Avant d'examiner de plus près l'indéniable complexité textuelle des formes les plus fréquentes, il faut revenir sur la question de l'action langagière que le genre permet d'accomplir.

2. QUELLE ACTION LANGAGIÈRE ?

On peut examiner le cas de la pratique discursive qui nous retient comme un excellent exemple du problème des « faces » et autres « territoires » étudiés par les interactionnistes. Brown & Levinson (1987), partant de la notion de « territoire du moi » largement étudiée par Irving Goffman (qui s'est d'ailleurs intéressé aux insultes rituelles), ont théorisé les *actes menaçants pour les faces* (FTAs de « Face Threatening Acts »). Selon eux, les actes accomplis au cours d'une interaction verbale menacent la face « négative » (le territoire) ou la face « positive » (le narcissisme) de leur énonciateur ou de leur destinataire (on a donc 4 cas de figure possibles). L'*insulte* et l'*injure personnelle* apparaissent comme des actes relevant d'un type de FTA : l'acte menaçant pour la face positive — le narcissisme, si l'on veut — de celui qui le subit (le destinataire), au même titre que la *critique*, la *réfutation*, le *reproche*, la *moquerie* ou le *sarcasme* (C. Kerbrat-Orecchioni 1996 : 51-52).

D'un point de vue pragmatique et textuel, le statut rituel des insultes repose — à la différence de l'injure ou insulte personnelle — sur le fait que les partenaires (A et B, ainsi que les spectateurs) de la joute oratoire savent que la situation ne doit pas être prise au sérieux, que les propriétés (généralement très grossières) attribuées aux proches parents ne le sont pas en réalité, ne peuvent pas l'être (impossibilité encyclopédique) ou ne doivent pas l'être (si, par hasard, elles s'approchent de la réalité : pauvreté, âge ou corpulence de la cible) :

Décrire [c] comme manifestement faux — dire que sa fausseté est un fait AB [savoir partagé social, p. 271] —, c'est décider que l'auteur de la vanne n'est pas « sérieux ».

(Labov, 1978 : 276)

Sous ce régime générique que je dirai ludique et fictionnel, la menace (FTA) n'en est pas une. Irving Goffman a décrit le mécanisme de cette « sauvegarde rituelle », de cette *distance symbolique* qui permet d'isoler l'échange des conséquences qui

pourraient être les siennes et qui protège ainsi les interactants. Autour de la question de la politesse et du compliment, de ce qu'elle propose de nommer les *Face Flattering Acts* (FFAs), Catherine Kerbrat-Orecchioni signale très justement qu'il existe des façons d'adoucir, d'atténuer, voire d'éviter de produire des actes menaçants (FTAs). Il est, à l'autre bout d'une échelle graduée, possible de produire des FFAs du type du compliment, du cadeau, de la courtoisie, de la politesse. La perception de la position d'un acte sur cette échelle varie selon les groupes sociaux. Ainsi un juge a tendance Front National aura-t-il tendance à classer les textes des chansons du groupe NTM plus haut dans l'échelle de la menace que les chanteurs du groupe et leurs fans...

L'injure-insulte rituelle est donc caractérisée par une mise à distance de la menace (FTA) au profit d'un jeu verbal socialisé, d'une manipulation ludique du verbe, c'est-à-dire de la perception de la *fictionnalité* d'une pratique propre à un groupe social. De la valeur d'acte des assertions successives ([a], [b] et [c]) est dérivé un macro-acte d'injure-insulte, lui-même recatégorisé comme fictif. Le dégageant fictionnel et l'évitement de la menace (FTA) relèvent manifestement d'un contrat pragmatique que les interactants passent au vu de certaines marques sémantico-linguistiques. L'hyperbole péjorative et la texture de l'injure permettent de trancher sur la valeur à accorder à l'action langagière engagée et sur la réplique appropriée à engager.

On observe que la première proposition énonce, d'un point de vue illocutoire de surface, une assertion évaluative : elle dit quelque chose de dépréciatif (*plate, maigre, gros, énorme, pauvre, moche, bête, con, etc.*) à propos de la proche famille du destinataire et parfois de lui-même. On a donc affaire, en surface, à des descriptions fortement prises en charge énonciativement (adjectifs évaluatifs). Ce degré élevé de prise en charge garantit la responsabilité du jugement proféré par l'énonciateur et, dès lors, il est susceptible de faire basculer l'assertion dans l'accomplissement performatif d'un FTA violent de type *insulte*.

Mais l'insulte pose des problèmes de relation à la forme même des actes de discours (Milner, 1978 : 295; Fauconnier, 1979; De Fornel & L'Heureux-Bouron, 1980). Si l'on peut *blâmer* ou *offenser* de façon implicite et détournée, on ne peut insulter ouvertement qu'en proférant, à l'égard d'une personne donnée, certains éléments linguistiques parfaitement isolables dans le code. En retour, « on ne

peut préférer ces éléments *expressis verbis* à l'égard d'une [...] personne sans insulter celle-ci » (Milner, 1978 : 295). Ces éléments sont le plus souvent les noms de qualités porteurs de l'insulte : *con, connard, imbécile, ordure, enculé, salaud, etc.* Jean-Claude Milner a montré que ces noms de qualité fonctionnent par rapport à l'acte d'insulter comme la première personne du présent « *je promets* » par rapport à l'acte de promettre. Rappelons la définition que donne Benveniste du performatif standard :

Un énoncé est performatif en ce qu'il *dénomme* l'acte performé, du fait qu'EGO prononce une formule contenant le verbe à la première personne du présent : « *Je déclare* la session close ». — « *Je jure* de dire la vérité ». Ainsi un énoncé performatif doit nommer la performance de parole de son performateur.

(Benveniste, 1966 : 274)

Les insultes-injures ne nomment pas l'acte. C'est d'ailleurs une particularité de l'insulte-injure que de ne pas en être une dans la forme canonique des performatifs. « *Je t'insulte/injure* » ne pourrait être que constatif et en aucun cas réaliser l'acte illocutoire nommé. Comme le note toutefois Milner, la langue française possède un verbe : « *traiter* », présent dans le constat : « *Il m'a traité (de)...* » ou « *traiter* quelqu'un de... ». Mais l'énoncé qui accomplit le performatif ne comporte ni la mention explicite de l'acte, ni l'énonciation de la première personne du présent. C'est l'énoncé du nom de qualité : « *Idiot !* », « *Con !* », « *Fils de pute !* » qui réalise la forme de jugement : « *Tu es un idiot/con/fils de pute* » dont on dérive la valeur performative d'insulte-injure.

D'un point de vue interactionnel, l'injure personnelle semble pouvoir être décrite comme une réaction verbale à des propos ou à des actions d'autrui. L'injure est une interpellation dépréciative non-classifiante (Milner 1978) qui a pour but de dénoncer et de réagir à une transgression par une transgression verbale compensatoire (d'où le choix d'une langue vulgaire, argotique, voire franchement ordurière) :

Schématiquement, l'injure dans l'interaction est l'acte de compensation par lequel un locuteur L2 [A] tente de se « *dédommager* » d'un préjudice que lui fait subir l'allocutaire par un acte, une façon d'être, une attitude, contraires à ce qui est présenté

comme un consensus de lois morales, c'est-à-dire maladroits en soi, ou délibérément hostiles à L2.

(Olivier, 1993 : 228)

Il semble possible de distinguer, avec Claudine Olivier (1993 : 228-229), deux groupes d'injures :

— celles par lesquelles le locuteur (A) réprimant la conduite verbale ou non-verbale d'un autre sujet (cible B), adopte une position haute. D'où des formes exclamatives qui admettent d'être précédées par la locution interjective « *Va donc, (eh)...* » :

(7^{''}) Imbécile !... Abruti !... Enfoiré !... A > B

— celles par lesquelles le locuteur (A) réagit à la conduite verbale ou non-verbale d'un autre sujet (B) en signalant cette fois qu'il a subi un préjudice personnel. Dans un rapport de force inverse du précédent, (A) se trouve dans une position basse et les formes exclamatives qu'il utilise alors n'admettent plus d'être précédées par la locution interjective « *Va donc, (eh)...* » :

(7^{'''}) Salaud !... Sale type !... A < B

Par rapport à ce classement, les injures rituelles correspondent plutôt au premier groupe, c'est-à-dire à l'adoption d'une position haute par le locuteur, au détriment de sa cible. Mais des différences apparaissent. D'abord, nous ne trouvons aucun nom de qualité (seuls (16) et (43) recourent à « con/conne » pris comme adjectif dépréciatif). Ensuite, l'injure-insulte choisie vise rarement de façon directe le destinataire; ce n'est guère le cas que des exemples (23) à (27). La majorité des injures-insultes visent indirectement le destinataire en passant par tout ce qui a été, de près ou de loin, à l'origine biologique de son engendrement. C'est probablement pour cette raison que la mère apparaît comme la plus souvent visée. Il ne s'agit probablement pas d'un sexisme primaire, mais bien de celle qui touchant, par la maternité, au plus près à l'origine biologique de destinataire est supposée atteindre le plus vivement son amour propre, sa face positive. Ceci dérive de l'injure classique dans la plupart des langues en : « Fils de pute ». Le père ne vient quantitativement qu'en seconde position, puis le destinataire et le reste de sa famille (frères et sœurs essentiellement). Enfin et peut-être surtout, le déclencheur de l'ouverture du rituel d'injures n'a généralement aucun correspondant dans l'interaction : la cible n'est pas choisie en réaction à une agression-transgression, mais comme un partenaire potentiel d'un jeu verbal.

3. DE LA GRAMMAIRE DE LA PHRASE À CELLE DU TEXTE

Les textes de notre corpus sont tous composés, en termes grammaticaux classiques, d'une seule phrase complexe. En suivant partiellement la terminologie proposée ailleurs (Adam, 1998), on peut parler de textes de 2 ou 3 propositions constituant exemplairement une période. Pour nous, une proposition est une unité sémantique assurant une représentation discursive minimale, une unité énonciative prise ou non en charge par un locuteur et une unité ayant une valeur d'acte de discours. On observe plusieurs types de constructions de ces propositions, mais la plus fréquente est indéniablement, comme William Labov l'a observé, la suivante :

I. D (B) EST TELLEMENT [a] QUE [c]

- (8) Ta mère est tellement plate
qu'on pourrait la faxer.
- (9) Ta mère est tellement pauvre
que c'est les éboueurs qui lui donnent des étrennes.
- (10) Ta famille est tellement fauchée
que chez toi les pendules veulent même pas donner l'heure.
- (11) Ta mère est tellement féroce
que même les pitbulls changent de trottoir.
- (12) Ta mère est tellement indigne que
quand elle marque ton petit frère au fer rouge,
elle désinfecte même pas le tisonnier.
- (13) Ton père est tellement gros
qu'il doit enlever son pantalon
pour mettre ses mains dans ses poches.
- (14) Ta mère est tellement moche que
quand elle va à la banque
ils coupent les caméras.
- (15) Ta mère est tellement grosse que
quand on la chatouille
les sismographes enregistrent les secousses.
- (16) Ton père est tellement con que
quand je lui ai dit : « Regardez, une mouette morte ! »,
il a levé la tête en l'air et m'a demandé : « Où ça ? »

- (17) Ta mère est tellement bête que
quand on lui demande ce qu'elle pense du boom
démographique
elle répond : « J'ai rien entendu ».
- (18) Ta mère est tellement bête que
quand ton père l'a demandée en mariage
elle a dit oui.
- (19) Ta mère est tellement méchante que
quand ton père la sort
il la tient en laisse.
- (20) Ta sœur est tellement grosse que
lorsqu'elle était dans le ventre de sa mère,
on a fait son échographie par satellite.
- (21) Ta mère a des jambes tellement énormes que
le jour où elle a retiré ses bas résille pour se baigner dans la
mer,
on l'a chopée pour utilisation illicite de filets dérivants.
- (22) Tes parents sont tellement pauvres qu'
un jour chez toi j'ai écrasé un mégot qui était par terre
et ta mère a crié : « Qui a éteint le chauffage ? »

Une variante très proche (mais rare dans le corpus que nous avons observé) présente les mêmes structures ou bien binaires [a] >> relation de conséquence >> [c] :

• D (B) être... TELLEMENT/SI... [a] >> QUE >> [c]

ou bien ternaires, c'est-à-dire insérant entre la cause et la conséquence un circonstant [b], généralement temporel, mobile (placé généralement entre [a] et [c]), c'est le cas le plus fréquent de notre corpus :

• D (B) être... TELLEMENT/SI... [a] >> QUE (QUAND/LORSQUE/SI... [b]) >> [c]

II. D (B) EST SI [a]... QUE [c]

- (23) Tes dents sont si jaunes
que les voitures ralentissent
quand elles te voient sourire.
- (24) Tes oreilles sont si grandes
que tu peux entendre
quand je pense.
- (25) Ta bite est si petite que
si je la présentais au tribunal,
on la rejeterait pour manque de preuve.

- (26) T'es si moche qu'
un jour ta famille t'a envoyé au Prisu acheter du Coca
et quand t'es revenu
ils avaient déménagé.
- (27) T'es si pauvre
que tu as eu la télé couleur
jusqu'au jour où tu as épuisé tes Caran d'Ache.
- (28) Ta famille est si pauvre
que les cafards doivent manger dehors,
sinon ils meurent de faim.

L'ordre des propositions [a] + [b] + [c] ou [a] + [c] + [b], n'est pas aléatoire, mais déterminé par la recherche d'un effet de sens, d'un effet rhétorico-stylistique de pointe qui consiste à placer en position finale l'élément le plus inattendu et donc inventif du point de vue de la créativité verbale.

A propos de la subordination consécutive [a] >> [c], les grammairiens notent que les marqueurs de subordination avec un mode personnel sont QUE et POUR QUE (A, DE et POUR avec l'infinitif). Ces marqueurs sont annoncés par un « antécédent corrélatif », inséré dans la principale. SI, TANT, TELLEMENT et TEL introduisent un QUE consécutif généralement suivi de l'indicatif. Dans sa *Grammaire de la phrase française* (1993), Pierre Le Goffic envisage les deux structures identifiées ci-dessus comme une corrélation de conséquence, corrélation qu'il considère comme une extension de la comparaison d'égalité (1993 : 403). Il ajoute que :

Le français courant emploie surtout TELLEMENT (dont le sens est devenu plus quantitatif que qualitatif), utilisable dans tous les contextes.

(1993 : 404)

Effectivement, TELLEMENT peut aussi bien porter sur un adjectif ou un adverbe (comme SI) :

(11) Ta mère est *tellement* [si] *féroce* que même les pitbulls changent de trottoir.

(24) Tes oreilles sont *si* [tellement] *grandes* que tu peux entendre quand je pense.

que sur un verbe ou en liaison avec un nom + déterminant *de* N (comme TANT) :

(3) Ton père porte des culottes qui ont *tellement* [tant] *de trous* que quand il se ballade avec, elles sifflent.

L'inversion fréquente à l'orale : « Il s'est endormi, tellement il était fatigué » (équivalent de « Il était tellement fatigué qu'il s'est endormi ») n'est pas possible dans notre corpus pour les raisons de progression menant à la pointe finale.

L'ordre textuel que nous observons consiste à construire une représentation discursive (attribuer à un individu une propriété sous la forme déclarative canonique : thème + prédicat) dans la proposition [a] :

- Poser un individu objet du discours (D (B) que l'on peut considérer comme la cible) relié par un possessif au destinataire (*ta mère, ton père, ton frère, ta sœur, ta famille*) ou étant le destinataire lui-même (pronom personnel *tu, t'*) ou une partie de son corps : « tes dents/oreilles, ta bite »).
- Lui attribuer globalement, au moyen du verbe être, ou à une partie de son corps, avec le verbe *avoir* (« Ta mère a des jambes... »), une propriété non seulement dépréciative mais quantitativement accentuée (degré élevé d'une qualité ou intensité d'un procès) par un SI intensif ou par l'adverbe TELLEMENT.
- Du fait de la présence de l'adverbe SI/TELEMENT, une contrainte de complétude s'exerce sur l'énoncé : la première proposition [a] est obligatoirement corrélée, dans un système consécutif, à une proposition postposée [c], introduite par QUE. Cette proposition est elle même une représentation discursive complète :

(8) ...*qu'*on pourrait la faxer.

(9) ...*que* c'est les éboueurs qui lui donnent des étrennes.

Parfois un connecteur vient encore renforcer l'énoncé consécutif :

(10) Ta famille est tellement fauchée que chez toi les pendules veulent *même pas* donner l'heure.

(11) Ta mère est tellement féroce que *même* les pitbulls changent de trottoir.

- Conformément à l'observation de William Labov, sur la complexité syntaxique de ces textes, on observe un fréquent retardement de l'énoncé de [c] par insertion d'un circonstant [b] :

(12) [a] Ta mère est *tellement* indigne *que*

[b] *quand* elle marque ton petit frère au fer rouge,

[c] elle désinfecte *même pas* le tisonnier.

(21) [a] Ta mère a des jambes *tellement* énormes *que*

[b] *le jour où* elle a retiré ses bas résille pour se baigner dans la mer,

[c] on l'a chopée pour utilisation illicite de filets dérivants.

- (26) [a] T'es *si moche* qu'
 [b] *un jour* ta famille t'a envoyé au Prisu acheter du Coca
 [b'] *et quand* t'es revenu
 [c] ils avaient déménagé.

Dans ce cas, la proposition [b] a pour fonction de compléter la représentation discursive. À la manière d'une bonne histoire drôle, le (petit) monde du texte est ainsi étoffé de deux manières : soit par simple précision de circonstants temporels ou spatiaux peu marqués d'un point de vue évaluatif, soit par un circonstant qui vient encore aggraver la représentation négative initiale (12).

Le choix des adjectifs va, en apparence des plus objectifs (*jaune*) aux plus axiologiques et subjectifs (*énorme, indigne, moche, fauchée*), en passant par des adjectifs, en principe non-axiologiques (*petite, grande, pauvre*). En fait, il ne servirait à rien de tenter une telle répartition des propriétés avancées par les vannes en adjectifs objectifs, subjectifs, évaluatifs axiologiques ou non. En effet, c'est un emploi non-classifiant (Milner 1978) qui domine et dont on peut dire qu'il fait intimement partie du mécanisme même de l'injure-insulte. Au lieu de chercher à faire entrer la cible D(B) dans des classes délimitables (emploi classifiant) porteuses d'informations (classe des êtres *pauvres* ou *laid*s ou *peu intelligents*), il s'agit de la dévaloriser hyperboliquement. Par un acte d'énonciation singulier, le locuteur attribue de manière superlative à la cible une propriété qui est à la source de l'injure et que les propositions suivantes viennent accentuer ou simplement confirmer.

4. DE QUELQUES STRUCTURES EN APPARENCE MOINS CANONIQUES

Plutôt que d'adopter la solution choisie par William Labov et qui consiste à réduire systématiquement toutes les formes au cas canonique n°1, il semble intéressant de considérer deux premières formes binaires assez fréquentes :

III. SI P (IMPARFAIT) Q (CONDITIONNEL)

- (29) Si ta mère avait autant d'argent que d'intelligence,
 elle aurait besoin d'un crédit pour acheter un ticket de métro.
 (30) Si la laideur était une tempête de neige,
 ta mère serait le blizzard.

- (31) Si la laideur était une brique,
ta mère ce serait la tour Montparnasse.
- (32) Ta mère en apesanteur,
on dirait « Barbapapa dans l'espace ».

Ces exemples, en raison de la structure hypothétiques :

SI proposition p à l'imparfait >> [alors] proposition q au conditionnel,

apparaissent comme des constructions déclarées de mondes fictionnels (Adam, 1991). On peut dire que se réalise ici une fictionalisation double : grammaticale (par la structure hypothétique irréaliste) et lexico-sémantique (par l'hyperbole dépréciative). La cible D(B) apparaît indifféremment dans la protase (SI p) ou dans l'apodose ([alors] q).

Les exemples à protase à l'imparfait signifient tous :

- dans le ou les cas où p, (alors) q;
- dans le contexte de p, il est pertinent d'énoncer q.

La validité de la proposition q dépend donc entièrement du co(n)texte établi par la proposition p. Ajoutons que l'effacement presque systématique du connecteur ALORS prouve que SI suffit à marquer le contenu de la proposition p comme un argument et celui de la proposition q comme la conclusion à tirer de la proposition p dans un espace sémantique donné comme plus ou moins irréaliste (moins en (29), beaucoup plus en (30) & (31)).

L'exemple (25), que nous avons rangé dans la structure de type 2, combine, en fait, les types de construction 2 et 3 (SI [a]... QUE [c] avec insertion de l'hypothétique SI [b]) :

- (25) [a] Ta bite est si petite que
[b] si je la présentais au tribunal,
[c] on la rejeterait pour manque de preuve.

L'absence de SI hypothétique et de l'imparfait dans l'exemple (32) transforme l'hypothétique fictionnelle déclarée en hypothétique posée comme réelle plus proche de la structure suivante :

IV. QUAND TA MÈRE... (PRÉDICAT)

- (33) Quand on rentre chez ta mère,
c'est pire que si on sortait dans la rue.
- (34) Quand ton père saute ta mère,
c'est pas un accouplement mais un enlèvement.
- (35) Chez toi, quand on joue à *Questions pour un champion*,
c'est le hamster qui gagne.

- (36) Ta mère, quand elle fait de l'ombre,
on dirait une marée noire.
- (37) Quand ton père baise ta mère,
les voisins du dessous appellent les pompiers.
- (38) Quand ton père embrasse ta mère,
on dirait une partouze de limaces sur une paire de choux
rouges.
- (39) Quand ta mère se passe du déodorant sous les bras,
le stick est bon pour le vide-ordures.

On a là affaire à une variante de la construction hypothétique, une variante posée comme réelle (utilisation du présent dans le prédicat qui met la cible D(B) en scène). La structure *Protase QUAND p... >> Apodose [alors] q* se retrouve et l'on peut dire, comme avec SI : *Dans le ou les cas où P, [alors] Q.*

L'exemple suivant s'éloigne un peu de cette structure en partant d'un monde supposé admis dans une culture judéo-chrétienne. Mais le récit mythique de l'Ancien Testament est interrompu par une chute qui intègre la cible D(B) dans le mythe :

- (40) Dieu a pris une côte d'Adam pour fabriquer Eve,
et quand ça a cicatrisé
il a fait ta mère avec la croûte.

Un autre cas proche de la structure 4, mais plus rare, est intéressant à relever :

V. SI P C'EST POUR QUE Q

- (41) Si on a mis des boîtes à gants à l'avant des voitures,
c'est pour que ta mère puisse ranger ses seins dedans.
- (42) Si ta mère ne met jamais de chapeau vert,
c'est pour qu'on la prenne pas pour une poubelle.

La relation d'orientation linéaire progressive [*SI P* → (*alors*) *Q*] s'inverse, dans ces exemples, en un ordre régressif : [*SI P* ← (*c'est pour que / cela tient à*) *Q*]. Cette inversion de l'inférence est caractéristique de la structure explicative : *P est vrai, mais pourquoi ? Parce que Q.* On remonte, selon un schéma prévu par Aristote dans les *Premiers Analytiques* (II, 27, 70a et b), de l'indice (P) à ce qu'il indique (Q) : l'effet (P) indique la cause (Q). Le schéma a beau être de type régressif [*c'est parce que Q que P*], la structure énonce, en fait, un mouvement inférentiel qui part d'un indice-effet (P) pour remonter ensuite à sa cause (Q).

Dans cette structure, le contexte <SI P> est accepté comme un fait appartenant au monde réel — ce que confirme l'emploi du présent

ou du passé composé —, mais ce contexte n'est que momentanément reconnu (*c'est vrai que P*) pour mettre plus l'accent sur l'énonciation de la cause (Q) que sur celle de la réalité de la situation causée (P). On comprend mieux alors pourquoi il est impossible d'énoncer : *« *c'est parce que Q SI P* ». Cette impossibilité est probablement due au fait qu'il est difficile de présenter comme une simple hypothèse ce à quoi on a déjà assigné une cause : l'énonciation d'une cause fait attendre l'énonciation d'un fait causé, c'est-à-dire d'une situation que l'on donne comme réelle.

Notons que la reconstruction canonique proposée par Labov s'appliquerait bien à la structure 5 :

(41') Ta mère a de *tellement* gros seins *qu'on* a mis des boîtes à gants à l'avant des voitures pour qu'elle puisse les ranger dedans.

(42') Ta mère est *tellement* moche *qu'elle* ne met jamais de chapeau vert,
pour qu'on la prenne pas pour une poubelle.

La même réécriture semble s'appliquer à ces cas également moins fréquents :

VI. MÊME PAS

(43) Ta mère est même pas la dernière des connes,
elle a pas été admise à l'examen !

(43') Ta mère est *tellement* la dernière des connes
qu'elle n'a même pas été admise à l'examen !

(44) Ta mère, avec son niveau intellectuel,
elle serait même pas prise dans l'annuaire.

(44') Le niveau intellectuel de ta mère est *tellement* nul
qu'elle serait même pas prise dans l'annuaire.

(45) Ton frère, même dans le formol les gens y croiraient pas !

(45') Ton frère est *tellement* monstrueux
que même dans le formol les gens y croiraient pas !

5. POUR CONCLURE

Il reste encore quelques rares inclassables que je n'ai pas la place d'examiner ici :

(46) La mer rouge, c'est le jour où ta mère a eu ses règles à Eilat.

(47) Ta sœur, elle a une bouche
à tailler des cheminées de hauts fourneaux

(48) Si les femmes sont des fleurs,

faudrait changer l'eau de ta mère.

- (49) Ta mère c'est comme une bibliothèque,
elle est ouverte au public.

Ces exemples ne viennent toutefois pas remettre en cause les principes génériques mis en évidence par Labov :

Les vanes sont dirigées contre une cible très proche de l'adversaire (ou contre l'adversaire lui-même), mais, par une convention sociale, on admet que les attributs qu'elles désignent n'appartiennent en réalité à personne. Pour le dire comme Goffman, le maintien d'une distance symbolique permet d'isoler l'échange des conséquences qu'il pourrait avoir. Ce statut rituel, les règles que nous avons données ainsi que les diverses échappées vers le bizarre et le farfelu ont précisément pour effet de le préserver.

(1978, : 287-288)

Le mécanisme de glissement de l'insulte rituelle dans le recueil d'histoires drôles, qui caractérise notre corpus, vient tout simplement achever le mouvement fictionnel de distanciation par un changement radical de formation discursive et de genre. On peut, en effet, considérer que l'insulte rituelle représente déjà un glissement générique de la sphère réelle de l'insulte personnelle vers la sphère rituelle-fictionnelle. L'histoire drôle est elle-même une forme fictionnelle déclarée, qui impose de nouvelles conditions d'emploi à l'oral et peut enfin finir son parcours dans la forme livresque du recueil.

Ce glissement explique que notre corpus écrit présente, à un haut degré, toutes les caractéristiques de complexité textuelle identifiées par William Labov. La sélection des vanes retenues pour la mise en recueil a indéniablement consisté à retenir les exemples les plus inventifs. Ce que nous devons retenir, c'est que cette créativité s'est exercée dans les limites de textualisation fixées par le genre. L'autonomisation par rapport à la (aux) formation(s) discursive(s) orale(s) d'origine, propre au passage dans la sphère culturelle de l'édition, s'est traduite par une distanciation pragmatique totale qui nous place dans une position très proche de celle du public d'un échange de vanes. Mais, en dépit de la traduction de l'anglais au français et du passage de la langue orale à la langue écrite, la mutation ne s'est pas traduite par des déformations de la texture stylistique et compositionnelle du genre premier.

© Jean-Michel Adam

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADAM, J.-M. (1981) : «Labov et le récit : le(s) récit(s) ordinaire(s)», Vol. 3 des *Cahiers de Linguistique Sociale*, Université de Haute Normandie, Rouen,
- (1991) : *Langue et littérature*, Paris : Hachette, collection Références-FLE.
- (1998) : *Linguistique textuelle : les niveaux d'organisation*, Paris : Nathan, coll. FAC.
- BAKHTINE, M. (1984) : *Esthétique de la création verbale*, Paris : Gallimard.
- BAKHTINE, M., VOLOCHINOV, M. (1977) : *Le Marxisme et la philosophie du langage*, Paris : Minuit.
- BROWN, P., LEVINSON, S. (1987) : *Politeness*, Cambridge : Cambridge University Press.
- De FORNEL, M., L'HEUREUX-BOURON, P. (1980) : « Quelques remarques sur le rituel et les actes de langage », *Semantikos* vol.4, n°2, Paris : CNRS.
- FAUCONNIER, G. (1979) : « Comment contrôler la vérité », *Actes de la recherche en Sciences Sociales* n° 25, Paris.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1992) : *Les interactions verbales*, tome II, Paris : A. Colin.
- (1996) : *La conversation*, Paris : Seuil, coll. Mémo n°25.
- LABOV, W. (1978) : *Le parler ordinaire*, trad. fr, Paris : Minuit.
- LE GOFFIC, P. (1993) : *Grammaire de la phrase française*, Paris : Hachette.
- MAINGUENEAU, D. (1995) : « Présentation de : Les analyses du discours en France », *Langages* n° 117, Paris : Larousse.
- MILNER, J.-C. (1978) : *De la syntaxe à l'interprétation*, Paris : Seuil.
- OLIVIER, C. (1993) : « Les interjections et autres signaux linguistiques comme marqueurs d'actes de prédication », *Champs du Signe*, n°4, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

- RUWET, N. (1982) : *Grammaire des insultes et autres études*,
Paris : Seuil.
- TODOROV, T. (1981) : *Mikhaïl Bakhtine : le principe dialogique*,
Paris : Seuil.